

GAUDRIOLE,

CONTE.



A LA HAYE,

Chez ISAAC BEAUREGARD,
dans le Hoog Strart.

M. DCC. XLVI.

Table des matières

Introduction	5
Chapître premier. <i>L'Oracle</i>	7
Chapitre second. <i>Dont on saura le contenu quand on l'aura lu</i>	13
Chapitre troisième. <i>Le Labyrinthe</i>	21
Chapitre quatrième. <i>Le Bain</i>	27
Chapitre cinquième. <i>L'Onyny, fruit chinois</i>	37
Chapitre sixième. <i>Question qui n'est pas facile à décider</i>	43

Introduction

Le mot de *gaudriole* (propos ou acte licencieux) serait apparu dans la première moitié du XVIII^e siècle par dérivation de *gaudir* (se réjouir, cf. la célèbre chanson *Gaudeamus igitur*¹) – qui a des connotations plus coquines dans les substantifs *gaudisserie* (caractère licencieux, paillard) et *gaudisseur* (joueur) –, et de la terminaison *-iole* que l'on trouve dans *cabriole*, qui dénote les « bonds légers et folâtres » qui peuvent se pratiquer lors de certaines gaudrioles.

Ainsi, les *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire* de Claude Parfait, publiées en 1743, mentionnent un « opéra comique d'un acte » intitulé *Les Trois prologues*, « dont le premier était effectivement le Prologue, *la Gaudriole, ou le repas allégorique* était le second, et *l'Amphigourie*, le dernier, le 30 juin 1739 ». On n'a pas trouvé trace (en ligne) de ce curieux repas.

Par contre, le mot apparaît dans deux textes – *Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine*, de Julien Offray de la Mettrie et publié vers 1748, et *La Faculté vengée, comédie en trois actes*, attribuée au même La Mettrie et publiée en 1747. Cet auteur est un personnage particulièrement intéressant : philosophe matérialiste, le terme « âme » désigne pour lui seulement l'organe qui nous permet de penser, c'est-à-dire le cerveau. Il la conçoit donc comme étendue et matérielle. La Mettrie propose aussi une théorie morale fondée sur le matérialisme. À la morale sociale, il oppose une morale naturelle, la seule véritable, dans laquelle le bonheur est identifié à un ensemble de sensations agréables (ce qui, soit dit en passant, est à la base de l'utilitarisme de Jeremy Bentham². Les recherches est conforme à la nature et à la raison. L'influence de La Mettrie a été considérable pour tout le courant matérialiste en philosophie, pour les idéologues, et notamment Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808), dont les mémoires sur les Rapports du physique et du moral (1802) tentent d'approfondir la voie de La Mettrie. Les questions ouvertes par La Mettrie demeurent celles de la neurophysiologie contemporaine.³

¹ Cf. <http://www.youtube.com/watch?v=9sR8dPYDQ6U>

² « Par principe d'utilité, il faut entendre le principe qui approuve ou désapprouve quelque action que ce soit en fonction de sa tendance à augmenter ou diminuer le bonheur de la partie dont l'intérêt est en jeu. » (Jeremy Bentham, 1789, cité par John Kenneth Galbraith in *L'Art d'ignorer les pauvres*)

³ Source : Microsoft Encarta 99.

Le conte libertin que l'on trouvera ici, publié à la même période, s'intitulé tout simplement *Gaudriole* : c'est non seulement le nom d'une de ses protagonistes mais c'est surtout le propos du récit. Cette facétieuse nouvelle de la recherche – initiatique pour les uns, obsessionnelle pour les autres – de « cet » obscur objet du désir à tout âge met en scène les affres de l'âme et la jouissance des corps, les conflits entre raison et passion, le frustrant distinguo entre vouloir et pouvoir. *Gaudriole*, oui, mais pas grivoise, tout y est suggéré, et l'auteur semble parfois faire avec un malin plaisir du second degré avec cette littérature de genre. Ainsi, en y réfléchissant quelque peu, vous comprendrez rapidement l'étymologie du nom du fameux fruit chinois que convoitent les deux rivales.

Le récit oppose deux couples : l'un en voie de formation, si l'on peut dire, Arthénie, princesse jeune et (très) innocente et Zamor (on remarquera l'étendue de l'alphabet...), prince fidèle et généreux, à un couple de vieillards lubriques et roués, le mauvais génie Moragrandy qui convoite la princesse tout en étant impuissant, et *Gaudriole* son épouse, une laide fée qui règne sur une île à l'autre bout du monde, sur laquelle son mari va disperser les membres de son rival, dont l'un d'eux... mais comme le précise le titre du deuxième chapitre, vous en saurez plus quand vous l'aurez lu.

Quant à l'auteur de cette *gaudriole*, on ne le connaît pas : l'ouvrage a été publié anonymement à La Haye, une source l'attribuant à Claude Godard d'Aucourt⁴ (1716-1795) et une autre à François Antoine Chevrier⁵ (1721-1762).

Michel Fingerhut

⁴ Cf. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/claude-godard-d-aucourt/>

⁵ Cf. http://data.bnf.fr/11995871/francois-antoine_chevrier/

Chapitre premier. *L'Oracle.*

Il faut convenir que les oracles prédisent quelquefois des choses bien ridicules ; on y doit cependant croire, au moins en partie, ou ne pas ajouter foi à l'histoire qu'on va lire, une des plus véritables dont il soit fait mention dans les annales galantes de l'empire des fées.

Elpenor roi de Thessalie sans contredit le meilleur prince de son temps, après mille vœux adressés au ciel, et autant de saints pèlerinages faits aux tombeaux de tous les prophètes de ses États, obtint enfin sur les vieux jours une jeune princesse des plus aimable, nommée Arthénie, douée selon l'usage de ce temps-là, de toutes les belles qualités imaginables, cette princesse n'eut pas atteint sa treizième année que le roi son père pensa à déposer un présent si précieux entre les bras d'un tendre époux qui pût faire son bonheur : il savait que l'amour paternel ne suffit pas seul pour occuper longtemps le cœur d'une jeune personne ; d'ailleurs la princesse se trouvait tourmentée toutes les nuits par des rêves extraordinaires.

Tout le monde en raisonnait suivant le caprice de son imagination : et personne n'en devinait la cause ; la faculté, qui dans ce temps-là était aussi savante qu'à présent, fut appelée. Après la plus belle consultation, où chacun fit briller les discours les plus fleuris et les plus élégants, il fut décidé que l'insomnie de la jeune princesse était l'effet de quelques vapeurs, qu'un époux dissiperait bientôt. Elpenor le meilleur père du monde, se hâta donc de presser un mariage que demandait la santé de sa fille.

L'héritière d'un empire vaste et florissant, d'ailleurs brune piquante, jeune et jolie, car je ne sais si j'ai fait son portrait et cela se doit, ne manqua pas d'adorateurs. Arthénie fut donc demandée pour tous les fils des princes voisins qui se donnèrent la peine de la venir voir eux-mêmes, ambitieux sans doute de devenir par cette alliance possesseurs de la belle princesse et du royaume de Thessalie ; car il s'en trouvait beaucoup qui en fait de mariage, en voulaient pour le moins autant à l'héritage qu'à la possession de la princesse.

Elpenor qui ne pouvait faire qu'un heureux, craignant les suites d'un choix qui lui susciterait autant d'ennemis qu'il ferait de mécontents, envoya consulter l'Oracle, qui répondit très élégamment en vers dont voici la prose ; qu'un génie jaloux, épris des charmes de la princesse, mettrait en pièces le premier téméraire qui oserait s'en faire aimer, au moment qu'il en obtiendrait un aveu favorable, et pour la consolation des soupirants, l'Oracle finissait par ces deux vers remarquables :

*Et celui qui l'épousera
S'il n'est cocu peu s'en faudra.*

On croit sans doute que cette réponse effrayante écarta tous les prétendants et que la pauvre princesse fut condamnée à demeurer fille; point du tout, il se trouva un amant fidèle et généreux, qui voulant bien s'exposer lui et son front à tout événement résolu de l'épouser sans s'arrêter à la prédiction de l'Oracle.

Cet homme extraordinaire, qui ne serait pas l'unique en ce siècle, s'appelait Zamor, et ce Zamor, à ce que dit l'histoire, qu'on croira si l'on juge à propos, était un prince fort bienfait, de bonne mine, qui était fort bien auprès des dames, et dont la réputation n'était pas équivoque. Venu comme les autres à la Cour d'Elpenor il avait été frappé des charmes de la princesse ; mais à la vue de la multitude de ses rivaux, dont les États surpassaient de beaucoup les siens par leur grandeur et leur richesse, il n'avait osé déclarer ses prétentions. Car ce prince devint un peu timide, et ne l'est-on pas toujours quand on aime véritablement.

Si Zamor aimait, Zamor était aimé, ses yeux, son respect, son silence, le bien que l'on disait de lui dans le monde avaient parlé pour lui ; ce n'est pas toujours par de belles paroles qu'on persuade le plus : les experts en amour disent qu'un regard tendre, une heureuse physionomie font tous les jours tourner la tête à une jolie femme, et je les croirais bien.

Ce tendre prince n'eut pas plutôt appris la réponse de l'Oracle au sujet d'Arthénie, et la désertion générale de tous ses rivaux, qu'emporté par son amour, et bravant la menace terrible du génie furieux, il forma le dessein d'épouser la fille d'Elpenor,

comptant pour rien tous les malheurs qui le menaçaient s'il pouvait obtenir un tendre aveu de la bouche de sa charmante princesse.

La jeune Arthénie ne fut pas sensible au départ de ses amants ; elle n'était touchée que de la confiance de Zamor ; elle frémit du danger auquel il s'exposait, et l'en aima davantage. L'amour produit l'amour ; en vain voulut-elle jouer la cruelle, et affecter un regard fier, ses yeux ne purent soutenir longtemps un rôle que son cœur démentait ; sa tendresse les enflamma, ils parlèrent enfin pour la première fois, et dirent sans doute les plus jolies choses du monde. Tremblante cependant pour les jours du jeune prince, elle l'évitait avec soin, persuadée qu'elle n'aurait jamais la force de lui refuser un aveu qui ferait son malheur, et qui la priverait pour jamais de jouir de sa présence : on y regarde à deux fois quand il est question de perdre un amant t qu'on n'en a pas à choisir ; elle eut même la générosité pendant plus d'une heure de lui refuser sa main.

Un galant homme qui sait à quoi s'en tenir, n'est point la dupe d'un refus de cette nature. Zamor enhardi depuis qu'il se trouvait sans rival, et plus amoureux que jamais, bravait la mort, la souhaitait même, à ce qu'il disait, puisqu'elle devait être la suite de l'amour d'Arthénie, et suivant partout la princesse, ne désirait rien avec plus d'ardeur que le bonheur de la trouver seule, pour lui jurer un amour éternel, car encore faut-il bien se mettre en règle, et faire sa déclaration. L'amour ménageait cette rencontre, elle ne tarda pas.

Un jour que cette belle princesse, seule dans le fond de son appartement gémissait de la rigueur de son sort, Zamor la surprit fondante en larmes. Où un tendre amant ne pénètre-t-il pas ? Effrayée elle voulut fuir, elle n'en eut pas la force, et bientôt ses yeux la trahirent.

Le beau livre que les yeux d'une femme aimable ! c'est là qu'un adorateur éclairé, lit tout courant l'histoire des succès de ses feux. L'heureux Zamor y découvrant les progrès de sa flamme, s'applaudit de son triomphe, pressa, conjura la charmante Arthénie de confirmer son bonheur par un aveu de sa tendresse. Savoir être aimé ne suffit pas, on veut se l'entendre dire par la

bouche de celle qu'on aime. De l'avis des connaisseurs de tous les plaisirs de l'amour, si ce n'est là le plus vif, c'est le plus délicat.

Arthénie qui savait ce que cette déclaration devait lui coûter, ne se pressa pas de la faire : « Que dites-vous, téméraire, lui répondit-elle en frémissant d'horreur, que je perde plutôt pour jamais l'usage de la parole, que de prononcer un aveu si fatal. Ignorez-vous donc la réponse de l'Oracle ? »

« Je sais tout, reprit hardiment Zamor, et ne crains que votre haine. »

« Ma haine, interrompit la princesse en soupirant, hé bien vous ne craignez donc rien ; mais moi je crains tout pour vous ; fuyez, vous dis-je, fuyez, plus vous me voyez sensible et tendre, plus vous avez lieu de trembler pour vos jours ; une de mes paroles peut vous donner la mort la plus cruelle, et vous exigez de moi que je vous parle ? Non, fuyez, je vous hais, et renonce pour jamais à vous voir, plaignez-moi, plaignez-vous. »

« Hé bien, haïssez-moi, barbare, reprit Zamor, accablez-moi de toutes vos rigueurs ; l'Oracle veut que je périsse, périssons ; mais hélas ! puisqu'il faut que je meure, il m'eût été bien plus doux de mourir à vos pieds, après un aveu de votre amour, que d'aller chercher la mort loin de vous accablé du poids de votre haine ; adieu ingrate Arthénie, je sens mon cœur qui se déchire, et ce n'est point un génie cruel qui le mer en pièces, c'est vous même ; applaudissez-vous, l'Oracle est prêt de s'accomplir. »

À ces mots Zamor finit son discours d'une façon pathétique et persuasive, tomba de faiblesse aux genoux d'Arthénie, et Arthénie aussi faible que Zamor, car qui aurait pu y tenir, essaya de le consoler, déguisant les feux qui la consumaient sous le nom et les dehors de l'amitié la plus tendre : l'amour était cependant de la partie.

La princesse oublia bientôt dans les bras de son amant les menaces terribles de l'Oracle, hé que n'y oublie-t-on pas ? Emportée par la vivacité des transports qui l'agitaient, serrant une des mains de Zamor dans les siennes, elle laissa échapper ces tendres mots : *Oui je vous aime, cher Zamor, l'amour m'en est garant.*

À peine eut-elle prononcé ce peu de paroles, qu'une voix terrible fit entendre celles-ci : *Péris, trop heureux Zamor.* C'était le barbare génie Moragrandy amoureux de la princesse. L'effet suivit la menace ; un nuage épais environna Zamor, tous ses membres se séparèrent aux yeux de son amante infortunée, et disparurent en un moment.

Quel spectacle affreux pour la sensible Arthénie ! les larmes sont la fuite ordinaire d'une douleur commune ; elle n'en répandit pas ; le désespoir se peignit dans ses yeux, elle appela à haute voix le génie auteur de ses maux, le conjura de n'être pas barbare à demi ; et de la réunir à l'objet de sa tendresse.

L'infortunée princesse réduite au désespoir ne s'en tint pas aux prières pour forcer le génie de lui ravir la vie ; elle l'accabla des reproches les plus sanglants, le brava même, en jurant au malheureux Zamor une fidélité à toute épreuve ; et désespérant enfin d'obtenir la mort du cruel Moragrandy, elle allait se la donner elle-même, quand la fée Armanzine sa protectrice la retint.

Du temps des fées il y avait heureusement remède à tout ; ces divinités tutélaires avaient toujours de quoi vous sortir d'affaire par le moyen de leur secourable baguette ou de leurs sages avis.

« Qu'allez-vous faire, malheureuse, lui cria Armanzine ? Il est encore des remèdes à vos maux, Zamor peut vous être rendu ; quelque puissant que soit Moragrandy, son pouvoir est limité et j'ai le mien : il peut bien rendre votre réunion difficile, mais non pas impossible ; qu'il vous sépare, il le peut, par des mers immenses, qu'il transporte Zamor à l'Île Grise, qu'il le métamorphose sous la forme des êtres les plus vils pour vous empêcher de le reconnaître, qu'il cache ses membres épars sous cent fleurs différentes, comme c'est assez sa barbare coutume de se venger de ses rivaux ; il ne fera que multiplier vos peines et mes soins, dans l'espérance de vous rebuter, et de vous faire payer bien cher la liberté de votre amant. Voilà où se borne sa puissance ; bientôt instruite de tout, je conduirai moi-même vos pas, et Zamor vous sera rendu en son premier état. Pour cet effet je commence par vous communiquer la puissance de rendre

leur première forme à tous les êtres métamorphosés que vous toucherez. »

L'espérance est la consolation des malheureux. Arthénie un peu revenue de ses mortelles frayeurs, promet de tout tenter pour réunir les membres dispersés de l'infortuné Zamor : l'amour la rendit infatigable. Elle n'apprit pas plutôt par la fée sa protectrice que c'était à l'Île Grise, au Parc des Métamorphoses que son amant était transporté, qu'impatiente de le rejoindre, elle entreprit ce voyage avec une ardeur incroyable.

Chapitre second.

Dont on saura le contenu quand on l'aura lu.

De toutes les îles qu'on trouve sur les vieilles cartes qui nous restent encore de l'ancien et vaste Empire des fées, il n'en est pas sans contredit de plus fameuse que l'Île Grise. Outre qu'elle était jadis la retraite ordinaire des vieillards de tous les pays de l'univers, c'était encore là que les fées et les génies transportaient la plupart des mortels qui avaient mérité leur indignation, et qu'ils les métamorphosaient en toutes sortes de plantes et d'animaux.

Du temps qu'Elpenor, d'heureuse mémoire, régnait sur les riantes plaines de Thessalie, l'Île Grise était gouvernée par le barbare Moragrandy, doyen des génies, et dont il est nécessaire de faire le portrait.

Qu'on se représente un petit vieillard à cheveux gris, à barbe blanche, sale, dégoûtant, haut de quatre pieds, large de trois, brutal, bourru, de mauvaise humeur, jaloux du bonheur des autres, ardent à le troubler, cruel envers ses rivaux, amoureux de toutes les femmes et prompt à former des désirs, quoique dépourvu par son grand âge du pouvoir de les satisfaire.

La fée Gaudriole, digne épouse du génie Moragrandy ne le cédaient en rien à son mari, qui grâce à sa chère moitié n'était pas un original sans copie. C'était bien le couple le mieux assorti qu'il y eut alors, qu'il y ait eu depuis et qu'il y aura peut-être jamais. À de petits yeux enfoncés, couronnés d'un front étroit chargé de rides, ajoutez un grand nez sec qui va chercher le menton pour cacher de concert, l'unique dent jaune qu'étale une bouche mal placée et mal fendue ; voilà Gaudriole, si à l'exception de la barbe vous joignez encore à ce portrait, toutes les grâces du précédent pour l'esprit, le caractère et la taille.

Cette fée ayant passé sa jeunesse dans les Cours les plus voluptueuses dont elle faisait les délices ; car elle était, dit-on, passable en son temps, conservait toujours malgré son âge décrépit un goût décidé pour les plaisirs : elle ne se vit pas plutôt souveraine de l'Île Grise, en épousant Moragrandy, qu'elle mit

tous ses soins à imaginer de nouveaux moyens pour tâcher, s'il était possible, d'attirer encore les amours à sa suite.

Moragrandy aurait bien voulu jouir seul du privilège de prendre ses ébats avec de jeunes mortelles ; mais malheureusement les lois étaient égales en ce pays-là, et il n'était pas plus ridicule de voir une fée coiffer son époux, qu'un génie faire infidélité à sa femme.

Il y avait bien environ cent ans que Gaudriole vivait avec son vieux génie, dans l'union et la liberté la plus parfaite, quand Moragrandy courant *incognito* la Thessalie, après mille autres aventures, devint enfin amoureux de la jeune Arthénie. On a vu les fureurs auxquelles son amour le porta contre le malheureux Zamor, dont il transporta les membres séparés à l'Île Grise ; on va voir comme la princesse qui l'aimait parvint à les rassembler ; ce n'était pas un petit ouvrage.

La fée Armanzine qui avait entrepris de réunir ces tendres amants, conduisit Arthénie sur une montagne fort élevée d'où lui montrant l'Île Grise dans l'éloignement, elle lui fit remarquer les mers immenses et pleines d'écueils qu'il fallait traverser pour y arriver. Outre qu'il n'est pas aisé d'aborder à cette île, il fallait encore, pour y entrer, faire preuve d'une vieillesse raisonnable, et la pauvre Arthénie en était encore loin.

Sans cependant se rebuter des obstacles presque insurmontables qu'elle voyait s'opposer à chaque pas à son bonheur, elle s'exposa généreusement à tout, et entreprit avec intrépidité, ce long et pénible voyage sous la protection d'Armanzine. Il est vrai qu'une fée est d'un grand secours, et qu'un coup de baguette fait faire bien du chemin en peu de temps.

Après bien des fatigues, la princesse arriva heureusement à la rade de l'île tant souhaitée ; ce fut là qu'Armanzine lui fit présent d'une bague par la vertu de laquelle la fille d'Elpenor en la mettant au doigt, devait paraître sous la figure qu'elle aurait à quatre-vingt ans.

Comme on allait entrer au port, Arthénie mit sa bague pour la première fois. Quelle affreuse métamorphose ! Tout à coup les roses de son teint s'évanouirent, son front se chargea de rides, ses yeux s'enfoncèrent, perdirent toute leur vivacité, ses dents

disparurent, son dos se courba, ses pieds, ses mains tremblèrent, et pour comble de disgrâce, la mer calmant ses vagues, laissa voir à la princesse toute l'horreur que sa vue inspirait : elle frémit, et de rage se fut précipitée dans les flots, sans l'espérance de reprendre bientôt sa forme naturelle.

Ce fut sous cette horrible figure, qui était l'uniforme de ce pays-là, qu'Arthénie fut introduite à l'Île Grise, où Armanzine que d'autres soins appelaient ailleurs la laissa, après lui avoir donné les instructions nécessaires, et l'avoir assurée de sa protection.

La princesse informée que l'infortuné Zamor était dans les jardins du palais de l'épouse de Moragrandy, commença par s'introduire à la Cour de cette fée sous les dehors de la plus jolie vieille du monde. Gaudriole qui pour prévenir l'ennui, changeait tous les ans ses dames de compagnie qui n'avaient plus rien à lui dire, allait faire une promotion générale ; les nouvelles débarquées, comme mieux fournies de nouveautés, étaient privilégiées.

D'ailleurs Moragrandy qui n'avait pas perdu de vue Arthénie, facilita son entrée à la Cour de Gaudriole, sans paraître trop s'y intéresser ; il craignait d'exciter la mauvaise humeur de la fée souveraine qui par un reste d'ancienne coquetterie, affectait encore de temps en temps une jalousie que sa conduite démentait tous les jours.

La belle Thessalienne fut donc heureusement du nombre des élues, au grand contentement de l'amoureux génie, qui tint cette intrigue secrète, bien résolu d'en profiter à la première occasion.

Arthénie surprise de trouver parmi les femmes de la fée souveraine, une jeune fille des plus aimables, nommée Floride, s'informa quel était son emploi ; on lui dit tout haut qu'on l'ignorait, et tout bas à l'oreille que la fée n'étant plus d'un âge ni d'une figure à rendre les hommes sensibles ; cette jeune mortelle était chargée de leur procurer assez de vivacité pour combler les vœux de Gaudriole.

L'emploi était galant ; et ne devait pas être fort du goût de cette belle dont on verra l'histoire. Arthénie s'apercevant de son

mécontentement, en fit son amie, et lui conta ses malheurs ; on s'intéresse volontiers pour ceux de son âge ; Floride y fut sensible, mit la princesse au fait des usages de cette Cour, et lui promit de l'aider à recouvrer son amant s'il passait par ses mains.

Arthénie qui savait sans doute combien il faut peu compter sur les amis et amies de Cour, ne s'en reposa pas tout à fait sur les soins de sa compagne : dès le jour suivant elle se mit en campagne elle-même, la chose en méritait bien la peine, et parcourut le Parc des Métamorphoses.

Ce parc termine les jardins de Gaudriole, le paysage y représente en tout temps une fin d'automne, l'air y est froid, le soleil sans force, de petites gelées blanches couvrent la terre, et les arbres à demi dépouillés y sont couronnés de feuilles mortes, les oiseaux gardent un profond silence, et les fleurs penchées sans force vers la terre qui les a fait naître, semblent n'attendre que le moment d'y rentrer.

À peine Arthénie se trouva seule dans ce lieu solitaire, que craignant d'être aperçue de Zamor dans le triste état où elle se trouvait, elle quitta précipitamment la bague et reprit aussitôt sa première forme, une claire fontaine qui coulait lentement à quelques pas de là servit de miroir à la princesse. Elle s'y contempla quelque temps, et sûre de plaire vola chercher son amant, avec cette confiance que donne la jeunesse et la beauté.

Après bien des recherches inutiles, Arthénie accablée de fatigues désespérant de rencontrer ce jour-là son cher Zamor, allait quitter le parc lorsqu'en passant contre un jeune chêne, elle le toucha de sa robe ; il fleurit aussitôt, ses feuilles mortes devinrent en un moment du plus beau vert du monde, il s'agita pour marque de sa joie ; et réunissant ses branches il en couronna Arthénie ; surprise de ce spectacle elle recula quelques pas, le chêne l'arrêta en l'embrassant dans ses rameaux.

La jeune princesse sentit bientôt au trouble de son cœur qu'elle n'était pas loin de Zamor, elle s'approche avec transport de cet heureux chêne, le mouille ses larmes, l'écorce devient flexible entre ses bras, se change en étoffe, elle reconnaît le corps et l'habit de son amant.

Ce n'était que son corps, des branches d'arbres sortaient de ses épaules et de son col, que ne lui dit pas Arthénie ! Elle lui prodigua mille fois les noms les plus tendres, mais point de réponse faute de tête, l'excuse était légitime : pouvait-on raisonnablement s'en plaindre ? la cime du chêne s'inclina, salua la princesse, et les branches qui formaient ses bras la serrant étroitement contre son estomac, lui prouvèrent tout ce qu'elles pouvaient lui prouver.

Sans la charge qu'Arthénie avait auprès de Gaudriole et qui l'appelait au Palais, elle n'eût jamais pu se résoudre à quitter un lieu si charmant, mais la crainte de se faire attendre, ou d'être surprise la fit quitter la moitié de son cher Zamor ; peut-être aussi était-elle bien aise d'aller chercher le reste : elle n'eut pas plutôt cessé de toucher ce chêne, que les habits de son amant se changèrent en écorce, et que les feuilles vertes qui le couvraient se séchèrent comme auparavant, ce spectacle attendrit la princesse, elle en poussa un profond soupir et disparut.

Elle eut à peine rempli sa charge qu'elle eût bien voulu retourner au parc, mais il n'y avait pas moyen, le soleil prêt de se coucher peignait déjà de ses rayons mourants le faîte du palais, il fallut remettre la partie au lendemain.

Arthénie infatigable se contenta d'aller rêver seule en attendant la nuit sous un petit berceau voisin couvert de toutes sortes de fleurs artificielles, ce lieu sombre et solitaire exactement fermé par de grandes glaces et à l'abri des vents, était l'image du printemps : dans le fond se trouvait une niche ornée de guirlandes de roses peintes, où reposait un Amour de marbre blanc, qui souriant semblait présenter à ceux qui entraient un bouquet de lys si bien imités, que les yeux s'y trompaient.

C'était sous ce berceau fortuné que les vieillards de tout âge, de tout sexe, de toute condition allaient se rappeler leurs beaux jours ; là tout jusques aux fleurs leur retraçait l'idée de leur printemps, l'air qu'on respirait en ce lieu charmant, avait la vertu d'échauffer l'imagination avec tant de vivacité, que le seul souvenir d'un bonheur passé le rendait presque présent.

La princesse trop occupée de son amant, pour être touchée de toutes ces merveilles ; fut se reposer à côte de l'Amour : là, ré-

fléchissant à ses malheurs qui se représentaient tous à son esprit avec ce qu'ils avaient d'affreux, plongée dans une profonde mélancolie, elle plaignait le sort de son cher Zamor, promenant sans réflexion les yeux sur tout ce qui l'entourait, lorsque le bouquet que portait l'Amour, animé sans doute par la douce haleine de cette belle, vint se balancer sur son sein, et y demeura attaché ; les fleurs s'épanouirent, comme pour se répandre avec plus de plaisir sur un endroit si charmant, chacune semblait vouloir jouir du bonheur de le baiser, et de procurer à la jeune Thessalienne quelque agréable sensation qui pût dissiper la tristesse qui l'accablait.

Arthénie sensible à ces innocentes caresses, s'y livra toute entière, et son imagination enflammée sur ce qu'elle éprouvait, lui fit naître l'idée d'un plaisir encore mille fois plus vif ; ce bouquet d'abord indifférent devint cher à la princesse, elle voulut l'emporter avec elle à dessein de s'en parer et d'en faire le plus bel ornement de son sein dans la visite qu'elle devait rendre le lendemain au chêne vert ; mais elle l'eut à peine touché qu'il disparut ; il ne resta en sa place que la main de Zamor que lui présentait l'Amour, et qu'elle reconnut à un anneau. Quelle heureuse découverte ! elle la baisa mille fois, et lui prodigua mille caresses à son tour.

Comme il était trop tard pour aller rejoindre cette main au corps de son amant, elle l'emporta dans son appartement et la cacha secrètement dans son lit, pour que personne ne pût lui ravir un bien si précieux, l'asile était sûr, et n'était pas si mal imaginé ; la main, je crois, ne demeura pas tranquille ; l'histoire se tait sur les événements de cette heureuse nuit.

J'ai seulement lu dans quelques anecdotes secrètes de ce temps-là, que Moragrandy à la faveur de cette main étrangère, trouva le moyen de mettre la sienne de la partie.

Les génies ne manquent pas d'esprit, celui-ci sachant qu'il était laid, gardait l'incognito, et modérant ses fureurs ordinaires, avait entrepris de venir doucement à ses fins sans paraître au grand jour ; c'est souvent le plus court chemin ; les affaires comme l'on voit n'en allaient pas plus mal. Il les commençait toutes à merveille, heureux s'il eût pu les finir de même ; les

conclusions ne lui étaient pas favorables ; son grand âge lui avait bien acquis une prudence admirable, mais la prudence n'est pas tout ce qu'il faut pour réussir en amour ; un petit maître écervelé qui n'a pas le sens commun, mène d'abord assez mal sa barque, et je ne sais quel vent ne laisse pas de le conduire au port.

Chapitre troisième. *Le Labyrinthe.*

Floride jeune mortelle dont on a vu dans le chapitre précédent quel était l'emploi à la Cour de Gaudriole, avait son appartement contigu à celui d'Arthénie ; ayant entendu toute la nuit son amie se plaindre, soupirer, pleurer même, ou éclater tout à coup de rire, elle passa chez elle aussitôt qu'il fut jour, ne doutant pas qu'il ne lui fût arrivé quelque chose d'extraordinaire ; elle ne se trompait pas, la trouvant profondément endormie sans sa bague, c'est à dire toute charmante, et voulant lui faire quelques niches qui se pardonnent entre filles, elle fut fort surprise de trouver une troisième main qui ne dormait pas, et qui serra la sienne. Floride sans se déconcerter la tira hors du lit, éclata, et la princesse se réveilla. Quel fut son étonnement de voir la main de Zamor entre celles de son amie qui la baisait ! on la lui rendit cependant, mais avec un sourire malin qui signifiait bien des choses.

La fille d'Elpenor fit en partie l'histoire de cette main enchantée, car on ne dit pas tout, raconta où et comment elle l'avait trouvée la veille, et marqua une impatience extrême de rejoindre l'autre ; avait-elle si grand tort ? si celle qu'elle avait était si amusante, que n'avait-elle pas lieu d'attendre de la droite qui lui manquait ?

Floride qui malheureuse elle-même s'intéressait aux malheurs de la jeune et sensible Arthénie, promit de la conduire près d'un petit labyrinthe qu'elle ne côtoyait jamais, que sa robe ne fut retenue par des fleurs d'une grandeur et d'une figure extraordinaire qui y croissaient en grand nombre, et qui agissaient avec trop de dessein et de malice pour n'être pas des mains et des mains d'hommes.

L'impatiente Arthénie eut bien voulu voler sur le champ au labyrinthe, mais la charge quelle occupait à la Cour, ne la laissait pas maîtresse de son temps ; il fallut assister à la toilette de Gaudriole, et la toilette d'une vieille n'est pas si peu de chose qu'on pense ; si je ne craignais d'ennuyer mes lecteurs, je leur

en ferais un détail exact, je ne puis cependant m'empêcher d'en dire deux mots.

On ne peut mieux comparer la toilette da Gaudriole qu'à la boutique d'un peintre ; on y voyait du blanc, du rouge, du noir, enfin de toutes les couleurs, des pinceaux de toutes les espèces, des dents des meilleurs ouvriers, des yeux de verre imitant parfaitement les naturels, car quoi qu'il ne lui en manquât qu'un, elle en avait cependant une vingtaine à choisir et tous faits avec art.

En vérité on ne peut en avoir moins. Qu'une vieille coquette, à œil de verre, et qui n'en a pas à changer soit obligée de se fâcher, quel fichu rôle jouera son œil mourant et plein de langueur : il faut donc qu'elle menace d'un œil, pardonne de l'autre ; cela ne va pas, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, et si malheureusement on la regarde de profil, on en est tout à fait la dupe.

La prudente Gaudriole n'était jamais en cet embarras ; elle portait toujours dans une boîte, des yeux, des dents, non seulement pour elle, mais encore au service de ses amies et même des visages nouveaux en cas de besoin, ou plutôt de quoi en faire des plus frais et des plus vermeils.

La toilette finie, Floride conduisit Arthénie au labyrinthe et n'osant l'accompagner crainte de malheurs (elle y avait été prise) se contenta de lui en montrer l'entrée du pied d'une petite colline qu'il couronnait.

L'intrépide princesse de Thessalie à qui Armanzine avait donne le pouvoir de rendre leur première forme à tous les êtres métamorphosés qu'elle toucherait, n'eut pas fait quatre pas dans le labyrinthe, qu'elle reconnut son imprudence. Les allées basses, étroites et touffues laissaient à peine de quoi passer ; mille branches d'arbres devenues autant de mains téméraires assaillirent la pauvre Arthénie, l'une arrachait son mouchoir, l'autre trouvant sa gorge découverte profitait du temps qu'on défendait d'autres endroits pour se glisser où elles pouvaient. Comment suffire à tant de mains, et distinguer celle de Zamor ?

La robe de la princesse retenue de toutes parts faillit à la faire tomber entre les bras audacieux qu'elle voyait naître à chaque

pas autour d'elle ; il y en eut même encore de plus hardis qui l'arrêtèrent tout court et qui se déclarant entre eux une guerre civile, se disputaient la gloire de demeurer maîtres du champ de bataille. La tremblante princesse qui s'intéressait à ce qu'il ne fut pas ravagé (on tremble à moins) écarta elle-même les ennemis qui ne pouvaient s'accorder : et rassemblant toutes ses forces fit un dernier effort pour gagner une petite grotte couverte qu'elle aperçut à quelque pas de là.

Réduite en un état pitoyable, elle se laissa tomber de faiblesse sur un lit de gazon que le hasard semblait avoir placé en ce lieu ; mais, ô prodige étonnant ! à peine fut-elle assise, que deux mains des plus vigoureuses saisissant les deux siennes les mirent hors d'état de faire la moindre résistance.

Arthénie frémissant du danger auquel elle se trouvait exposée fit faire à ses yeux couverts de larmes le tour de cette grotte fatale qui parut tout à coup illuminée par cinquante bras portant des bougies. À cette vue la frayeur de la jeune Thessalienne redoubla, elle ne vit rien de plus mais elle sentit une bouche qui se collait sur la sienne, et bientôt peu maîtresse de retenir ses jupes qui l'abandonnaient et se dérobaient sous elle, la fille d'Elpenor ne douta pas qu'elle ne fut entre les bras du cruel Moragrandy. C'était lui-même, heureusement qu'il n'était pas dangereux jusques à un certain point, il y en avait cependant assez pour effrayer une fille. Arthénie ne laissa pas d'avoir grand peur, et sans plusieurs mains qui vinrent à son secours parmi lesquelles elle reconnut celle de Zamor à je ne sais quelle marque, la pauvre enfant fût morte de frayeur: ce fut au moins ce qu'elle dit à Floride, et je veux bien l'en croire.

D'abord deux mains de femme, c'étaient sans doute celles de la fée Armanzine (car quelles autres que les siennes avaient affaire là) dégagèrent Arthénie des bras de Moragrandy et l'enlevèrent si précipitamment de ce lieu, qu'elle se trouva tout d'un coup hors du Labyrinthe sans savoir par où et comment elle en était sortie.

Floride qui attendait son amie ne fut pas peu surprise de la voir dans un état si pitoyable, elle lui fit mille questions, auxquelles l'infortunée princesse ne répondit pas le mot. Unique-

ment occupée à chercher autour d'elle la main de Zamor qu'elle ne retrouvait plus, au désespoir de l'avoir perdue et n'ayant pas la force de rentrer au Labyrinthe, elle ne savait quel parti prendre, lorsqu'elle sentit quelque chose remuer ; c'était la main de Zamor qui pendant le fort du combat s'était accrochée je ne sais où ; c'était agir prudemment : Zamor n'était pas sot.

Cette main héroïque gardait son poste avec tant de courage et d'opiniâtreté que ce ne fut pas sans peine qu'Arthénie l'en put faire sortir.

Quelle agréable surprise pour la princesse ! elle lui pardonna tout, la colla contre ses lèvres, lui fit mille caresses, et lui promit, comme si elle eut pu l'entendre, de la réunir bientôt au corps de Zamor.

À cette vue Floride qui ne jouissait pas d'un sort aussi heureux que son amie, à qui tout réussissait au gré de ses désirs, à quelques petits accidents près, comme on vient de le voir, laissa échapper un profond soupir dont la princesse qui reprit fort gaiement le chemin du Palais voulut savoir le sujet.

« Hélas ! que me demandez-vous, lui dit Floride en marchant à cote d'elle ? j'étais venue ici comme vous à dessein de retrouver un jeune prince que l'impitoyable Gaudriole m'a ravi, mais la fée qui me protège n'étant qu'une fée subalterne, a un pouvoir si limité, qu'elle ne m'est ici d'aucun secours.

« Je fus à peine débarquée en cette île, que reconnue malgré mon déguisement pour être une jeune personne, je fus conduite à Gaudriole : vous savez l'indigne emploi qu'elle m'a donné à la Cour, et que j'exerce depuis plus d'un an avec douleur. »

« Et sans avoir jamais eu la moindre nouvelle de votre amant, interrompit Arthénie, glorieuse et contente de porter la main de son cher Zamor. »

« Il serait à souhaiter pour moi, reprit Floride en soupirant ; retenue dans une espèce de séraïl il croit jouir du sort le plus heureux, il me voit chaque jour sensible à ses désirs et brûler des mêmes feux qui le consomment, mais touchai-je au moment de combler ses vœux, Gaudriole m'enlève de ses bras, se met à ma place et jouit des transports de mon amant, qui plein d'ardeur croit me prodiguer ses faveurs, et recevoir les mien-

nes ; encore s'il m'était possible de l'instruire de cette basse & indigne supercherie : mais hélas ! il ne m'est permis de lui parler que de mon amour. Par un enchantement fatal à notre bonheur et qui n'a rien qui étonne à la Cour d'une fée, ma voix expire sur mes lèvres, toutes les fois que je veux faire connaître la trahison de Gaudriole. »

Il faut convenir de bonne foi que cela n'était pas bien de la part de la fée souveraine, et que Floride, jeune, jolie, comme elle était, avait raison de se plaindre d'un semblable procédé ; et qui ne s'en plaindrait pas à son âge ! Arthénie y fut sensible, et eut bien voulu pour punir Gaudriole, rompre le cruel enchantement qui liait la langue de sa compagne ; mais la bonne volonté ne suffit pas toujours pour obliger. Elle demanda encore à Floride comment elle se gouvernait avec le vieux génie qu'on disait si redoutable, gardant le silence sur l'aventure qu'elle venait d'avoir avec lui. Dans ce cas on ne dit pas tout, même à sa meilleure amie.

« Si redoutable, reprit Floride en souriant, je l'avais cru d'abord, j'ai frémi de ses emportements, je l'avoue, ses menaces sont terribles ; mais c'est tout. Dissipez vos craintes à ce sujet, et ne redoutez que les fureurs de Gaudriole, qui loin de diminuer semblent croître avec son grand âge. »

Comme elles entrèrent dans la cour du Palais leur conversation finit là.

Arthénie impatiente de rejoindre les mains de Zamor au corps de ce Prince eût bien voulu voler sur le champ au chêne vert, mais peu maîtresse de son temps, ce ne fut que le lendemain qu'elle put en trouver le moment.

À peine le soleil commençait à dorer le sommet des plus hautes montagnes de l'Île Grise, que l'aimable princesse de Thessalie arrivait déjà au Parc des Métamorphoses : elle eut bientôt reconnu la route qui conduisait au chêne vert ; l'amour qui lui servait de guide, la lui avait fait trouver trop agréable la première fois pour qu'elle n'en eût pas remarqué jusques aux moindres fleurs. Elle parcourait avec tant de joie et de vivacité et d'une marche si légère, les différents chemins que son imagination fidèle à la servir, et d'intelligence avec son cœur lui re-

traçait, qu'elle arriva en peu de temps à l'heureux terme de ses désirs.

Elle ne revit pas plutôt ce chêne, unique objet de toute sa tendresse, que le serrant entre ses bras, elle lui rendit sa première forme. Il devint flexible, les heureux rameaux s'abaissèrent sur la tête d'Arthénie, et se croisant autour d'elle, lui témoignèrent toute la sensibilité du corps qui les animait.

Elle eut à peine approché les mains de Zamor des branches qui occupaient leur place, que la réunion fut faite, et si promptement que la princesse se trouva entre les bras de son amant, lorsqu'elle doutait encore si elle serait allez heureuse pour pouvoir opérer ce prodige.

Les genoux du jeune prince se pliant, il tomba aux pieds d'Arthénie, et l'âme de ce tendre amant passa toute entière sur les feuilles les plus douces qui la couronnaient pour avoir le plaisir de voltiger sur les lèvres de son aimable amante, et lui témoigner la plus vive reconnaissance.

Que ne lui dit-elle pas de son côté ! mais hélas ! il ne pouvait ni l'entendre, ni la voir, ni lui répondre ; sa puissance même n'allait pas encore jusques à lui prouver son amour d'une façon sensible ; la tête n'étant pas tout ce qui lui manquait.

La princesse qui ne lui connaissait plus que ce défaut, et qui commençait à s'ennuyer de ne point voir le visage de Zamor, et ses yeux charmants dont le doux langage l'avait amusée si agréablement à la Cour de Thessalie, pensa sérieusement à retrouver la tête de ce prince. Après avoir perdu le reste du jour inutilement à cette recherche importante, elle se retira accablée de fatigues, bien résolue de se remettre en chemin le jour suivant, car de quelque peu de valeur que soit la tête d'un amant, encore lui en faut-il une, ne fut-ce que pour conter des sornettes.

Chapitre quatrième. *Le Bain.*

L' amoureux Moragrandy n'ignorait pas que l'aimable Arthénie avait retrouvé une partie de son amant, et réuni déjà deux de ses membres, car les génies savent tout ; mais les difficultés que cette belle avait encore à surmonter pour rassembler le reste le rassurait. Plus passionné que jamais de la jeune Thessalienne, il ne pensait sans cesse qu'au moyen de la tromper sous quelque déguisement, et de le procurer des faveurs qu'il désespérait de pouvoir obtenir de bonne grâce : déjà ses mains rivales de Zamor n'étaient pas demeurées tranquilles au Labyrinthe. Instruit qu'Arthénie était allée seule à la découverte de la tête de son amant, il se mit en embuscade dans les lieux où elle devait passer.

Le génie marcha toujours invisiblement devant la princesse, se métamorphosait en toutes les choses sur lesquelles elle daignait jeter les yeux, ou porter les mains : tantôt sous la forme d'un papillon il volait autour d'elle, se reposait sur sa tête, sur ses mains ; tantôt en mouche imperceptible, c'était jusques sur ses lèvres ou sur ses paupières qu'il allait contempler de plus près l'éclat des charmes de la divine Arthénie ; empruntant la douce haleine des Zéphirs, il découvrait adroitement la gorge de cette belle.

Caressait-elle quelque fleur extraordinaire, dans l'espérance d'y trouver la tête de son cher Zamor, c'était à coup sûr quelque partie sensible du génie Moragrandy qu'elle touchait. Devenu mille fois plus amoureux par ces douces caresses faites par la plus belle main du monde, il résolut de mettre tout son art, et tout son pouvoir en usage pour triompher de l'aimable fille d'Elpenor.

Accablée de fatigues, elle cherchait à se reposer, lors qu'apercevant une petite fontaine qui coulait à quelques pas de là, elle fut s'y désaltérer.

Le génie pour retenir la princesse dans un lieu si charmant fit trouver tout à coup un bain si commode en cet endroit, et une

eau si douce, si pure, et si belle, qui coulait à l'ombre de plusieurs arbres, qu'il prit aussitôt envie à Arthénie de se baigner.

Avec quelle joie Moragrandy ne vit-il pas la jeune Thessalienne se déshabiller ! les yeux timides de cette belle parcouraient tous les lieux d'alentour à chaque partie de son corps qu'elle découvrait, et au moindre bruit d'une feuille agitée par le vent, elle remettait précipitamment sa robe qu'elle ôtait ensuite voyant que ce n'était rien, enfin elle se leva droite ; et tremblante, s'approcha du Bain.

Moragrandy témoin de cette scène charmante sans être aperçu, se livrait aux plus doux transports. Métamorphosé en eau, il fut d'abord baigner les pieds d'Arthénie ; peu à peu elle entra plus avant, et peu à peu semblable à un ruisseau qui roule ses eaux tranquilles sur une verte prairie dont il caresse toutes les fleurs, le génie amoureux se répandit avec plaisir sur toutes les beautés de la princesse, et se jouait devant elle, en agitant ses petits flots de mille façons différentes ; comme un navire après avoir essuyé quelque tempête, se joue de la fureur des vents près du rivage heureux qui va le conduire au port. Mais hélas ! le pauvre génie éprouva le même sort qu'au labyrinthe ; l'eau n'est pas, dit-on, un élément favorable aux mystères de l'amour. Moragrandy ne satisfait que ses yeux.

La fille d'Elpenor sortie du Bain, découvrit à droite une espèce de petite tente formée par un rideau de moire couleur de rose et argent, qui soutenu par quatre amours, cachait un gazon charmant. La princesse ne douta pas que cette tente ne servît de retraite aux fées, qui après le bain voulaient prendre quelque repos : la voyant déserte, elle y courut pour s'y habiller plus commodément sans être aperçue de personne.

À quoi sert la prudence pour éviter des périls qu'on ne prévoit pas ? cette tente était encore un appât, un piège séducteur que Moragrandy tendait à la jeune étrangère ; embrasé de nouveaux feux, à la vue des charmes secrets de la princesse, qu'il avait eu tout le temps de parcourir, il résolut d'en jouir ; le rideau bien-faisant qui dérobaient ce lieu à la vue des voyageurs, était Moragrandy lui-même, qui métamorphosé en moire couleur de rose,

avait invité l'innocente Arthénie à venir se reposer sous lui ; quel repos il lui préparait !

À peine la princesse fût-elle sous cette tente fatale parsemée de pavots, qu'elle se sentit prête à s'abandonner aux douceurs du sommeil. L'endroit était favorable, elle ne s'en défendit pas ; ses bras s'appesantirent, insensiblement ses beaux yeux se fermèrent. Bientôt des rêves charmants occupèrent son esprit et son cœur.

Moragrandy attentif au moindre mouvement d'Arthénie, et suspendu sur elle dans le rideau qui la couvrait, attendait avec impatience que le hasard eût fait trouver cette belle dans une situation favorable à ses désirs. Sa tête négligemment penchée entre mille fleurs, leur disputait l'éclat des plus vives couleurs, son sein découvert offrait aux yeux de l'amoureux génie ce que la nature avait formé de plus parfait, et le reste de son corps mollement répandu sur le gazon qui servait d'autel à un si précieux dépôt, plongeait Moragrandy dans la plus douce ivresse.

Charmé de tant d'appâts, il les parcourut quelque temps avec la complaisance d'un vainqueur qui contemple une proie qu'il ne craint plus qui lui échappe. Déjà le rideau roulé en mille petits plis avait repris sa première forme en plus d'un endroit, et devenu sensible se répandant avec volupté serrait étroitement la princesse.

Livrée au sommeil, elle aurait sans doute pris la réalité pour un rêve, si la puissance du génie eût répondu à la violence de ses désirs ; on ne pouvait mieux commencer, mais on sait que le vieux Moragrandy ne finissait pas heureusement ses aventures, celle-ci en resta là, et la belle en fut quitte pour la peur.

Le génie furieux de l'obstacle invincible qui s'opposait toujours à son bonheur, maudit avec emportement son grand âge, et rappela mille fois la première jeunesse dont il sentait alors mieux que jamais tout le prix. Dans la fureur qui le possédait, il eût donné l'immortalité dont il jouissait, pour un moment de jeunesse entre les bras d'Arthénie, mais, souhaits inutiles ; il était génie et les génies vieillissent sans mourir.

Au désespoir de ne pouvoir mettre le comble à son bonheur, et forcé d'abandonner un lieu et des charmes dont la vue redou-

blait son martyr ; il fuit et avec lui la tente disparut. Arthénie se réveillant au bruit, voulut retenir le rideau qui la couvrait, mais Moragrandy s'arrachant de ses bras fit connaître à Arthénie le danger qu'elle avait couru ; tremblante d'effroi, craignant encore d'être aperçue du cruel génie son persécuteur, elle s'habilla à la hâte, et continua sa route ; mais ce jour-là fut un jour malheureux, la pauvre petite fit bien du chemin inutilement : tout ne réussit pas toujours au gré de nos désirs.

Moragrandy qui ne perdit pas toute espérance, et qui savait que si la princesse de Thessalie parvenait à rassembler tous les membres de son amant, il n'aurait plus de puissance sur eux, se plut à la perdre dans les montagnes, et trompant ses yeux, la reconduisit insensiblement au palais ; mais plus d'un chemin conduisent au même but.

Gaudriole sans le savoir va faire l'importante découverte de la tête de Zamor. Cette fée à quelques jours de là, se trouvant au Parc des Métamorphoses, s'amusa à visiter tout ce qu'il y avait de nouveau.

Quand cette souveraine de l'île se promenait, tous les êtres métamorphosés qui se trouvaient sur son passage reprenaient leur forme naturelle.

C'était une chose fort amusante que de voir de toutes parts les fleurs, les arbres et jusques aux moindres plantes s'animer autour d'elle, représenter des hommes, des femmes de tout âge, de toute condition, et de tous les pays du monde ; là un petit maître français se trouvait à côté d'une Japonaise ou d'une Indienne ; plus loin une jeune parisienne paraissait au milieu des Lapons, des Turcs, des Pandours et des Tolpachs.

Arrivée vers un champ couvert de tournesols, elle y eut à peine mis le pied, que ces fleurs changées en autant de têtes, s'agitèrent au gré d'un petit vent qui régnait en ce lieu ; et parlant toutes à la fois firent un tapage qui rendit en un moment cet endroit solitaire, une véritable place publique.

Il y avait là des têtes de musiciens qui formaient des duo, des trio admirables et dont les chansons touchantes étaient l'histoire de leurs malheurs ; d'autres transportées d'une fureur

bachique, élevaient tout à coup leurs voix glapissantes qui, rivales du tonnerre faisaient un carillon épouvantable.

Il s'y trouvait aussi des têtes d'auteurs, de poètes, de comédiens, de comédiennes, d'amoureux, d'amoureuses, de coquets, de coquettes ; enfin de toutes les espèces et qui parlaient chacune à leur manière.

Gaudriole ennuyée de ses dames de compagnie qui depuis longtemps n'avaient plus rien de nouveau à lui dire, choisit une douzaine de ces têtes dont le babil lui parut amusant, et les fit transporter dans son palais, où elle en fit faire des garnitures de cheminées, et dès le soir même en divertit toute sa Cour.

Arthénie qui n'avait pas été de la partie de promenade, ayant appris ce qui s'y était passé au sujet des têtes, et que Gaudriole en avait fait transporter une douzaine à son palais pour l'amuser, accourut chez Souveraine avec cette vive impatience qui caractérise si bien les véritables amants, dans l'espérance d'y trouver la tête de son cher Zamor, on croit aisément ce qu'on souhaite ; bientôt ses yeux lui confirmèrent son bonheur.

Elle arriva dans l'appartement de Gaudriole comme toute la Cour assemblée, et formant un cercle autour des têtes, commençait à entendre les aventures extraordinaires d'un petit maître, homme à bonne fortune s'il en fut jamais.

Toutes ces bonnes vieilles souriaient en se regardant têtes branlantes, et il n'en était pas une qui n'eût bien encore voulu être l'héroïne du roman.

La tête qui parla ensuite, était celle d'un homme célèbre, grand poète, savant physicien, profond géomètre, et fidèle historien ; elle dit les plus belles choses du monde tant en vers qu'en prose, en français qu'en anglais ; cette tête nouvellement arrivée de la Cour d'un roi américain, où il s'était donné de très belles fêtes, auxquelles elle avait eu bonne part, et dont elle avait fait l'admiration, avait de quoi conter, et contait toutes les merveilles dont elle avait été témoin. C'était une trouvaille pour la fée Gaudriole, aussi en fit elle grand cas.

Arthénie ne voyant point la tête de Zamor, commença à devenir rêveuse, elle crut d'abord qu'elle n'y était pas, elle y était cependant, mais ce qui causait son erreur, c'est que par la puis-

sance de féerie, ces êtres là diminuaient de volume à proportion du peu de cervelle dont elles étaient favorisées, et les amants, comme l'on sait, n'en sont pas des mieux pourvus.

Toutes petites que parussent ces têtes, ce n'était pas encore de ces têtes ordinaires ; mais bien des illustres et des plus célèbres de ce temps-là ; il est vrai qu'alors les bonnes étaient rares, quoiqu'il en soit, si celles dont Gaudriole avait orné sa cheminée ne disaient pas d'excellentes choses, au moins parlaient-elles beaucoup, ce qui ne laisse pas d'être fort amusant, et ce n'est pas une petite qualité auprès des vieilles qu'une langue bien afilée.

La conversation continuait cependant malgré les inquiétudes d'Arthénie, et elle ne put s'empêcher de porter attention à ce que débitait la tête d'un gros journaliste boutonné, en rabatiné, qui par un malin sourire et peu spirituel annonça qu'il allait commencer par dire une sottise, il ne s'en tint pas-là, grâce à sa stérile abondance, il ne cessa, pendant plus d'une heure, de médire de ses meilleurs amis et de tourner tous leurs ouvrages en ridicule. Enfin sa plate et maussade ironie ennuya si fort Gaudriole qu'elle condamna ce grave personnage à un éternel silence en scellant les satyriques lèvres de son cachet ; ce pauvre diable de chef qui ne vivait que des impertinences qu'il débitait ; n'eut pas plutôt la bouche fermée qu'il tomba de désespoir et se brisa contre terre sans qu'il en soit sorti, à ce qu'on dit, une demie once de cervelle.

À peine cette tête fêlée eut-elle perdu la parole, qu'une autre prit la place. Ah ! la jolie petite tête de comtesse que c'était-là ! Qui ne l'aurait pas prise pour celle d'une femme aux gentilles cornettes, aux pompons, aux rubans, et à toutes les précieuses fadaïses qui ceignaient son illustre front ? mais elle parla, et le charme disparut, ce n'était que la tête d'un auteur moins profond, plus amusant, et peut-être plus spirituel que le journaliste dont il prenait la place : tout superficiel qu'il était. Comme les fées s'amuse de rien, elles s'en amusèrent ; il parla beaucoup, ne laissa pas par-ci par-là, que de dire de jolies bagatelles, et toute la vénérable assemblée convint qu'avec le temps on pourrait faire quelque chose de cette tête-là.

Au milieu de la cheminée, paraissaient sur un piédestal, quarante têtes dans un même bonnet, chacune parlant à sa manière ; grec, hébreu, latin, français, anglais, prose, vers ; cela faisait une cacophonie de tous les diables, comme elles diminuaient aussi ou augmentaient de volume selon la quantité de cervelle dont elles étaient pourvues ; les quarante ensemble pouvaient bien former une tête raisonnable, à peu de chose près, et de loin n'en paraissaient réellement qu'une ; en vérité, c'était un petit monstre très joli à voir qu'un chef à quarante faces, ouvrant quarante bouches, quatre-vingt yeux, autant d'oreilles et n'ayant qu'une cervelle de communication avec un esprit organisé. De façon que, quoique partout à peu près le même, il changeait de forme et devenait prose ou vers selon la fabrique mécanique de la bouche par laquelle il passait.

Le cercle ennuyé des choses sublimes que disaient ces savantes têtes les fit taire, et se tourna du côté de deux encore plus petites que les autres qui garnissaient le coin de la cheminée, c'était la tête d'un jeune auteur et d'une vieille comédienne. « Non, Mademoiselle, dit l'auteur en bredouillant. Non, je ne retrancherai rien de mon épître, votre troupe en enragera, et vous qui êtes ma principale héroïne, vous en mourrez de douleur. » « Hé ! mon cher Monsieur, dit la comédienne en souriant, le public me connaît et me rendra justice, la reconnaissance l'y engage ; mais vous faites bien du bruit pour une entrée que l'on ne vous veut plus donner. » « Pourquoi me la refuser, Mademoiselle, vous l'accordez tous les jours à tant d'autres ? Cette plaisanterie fit rire Gaudriole ; mais n'ayant rien d'intéressant, elle leur imposa silence, remettant à un autre jour la lecture de l'épître.

Arthénie, en apparence, et par la vertu de sa bague aussi vieille que les autres, n'eut pas plutôt reconnu la tête de son cher Zamor posée sur un coin de la cheminée, qu'elle eut bien voulu quitter son déguisement et se faire connaître ; mais le moyen au milieu d'une Cour si nombreuse ! elle se contenta de s'approcher le plus, près qu'elle put.

Les soupirs, la tristesse profonde, les larmes même qui coulaient des yeux de Zamor, tout disait à la princesse de Thessalie

qu'elle était tendrement aimée, et que cette tête adorable ne brûlait de se réunir à son corps que pour consoler une amante affligée.

Quel qu'appliquée que fut la fille d'Elpenor, à considérer son amant, elle ne put s'empêcher de lever les yeux à la voix d'une actrice inimitable qui déclamaient les vers des poètes les plus fameux. Tantôt c'était la triste Iphigénie prête d'être immolée en Aulide, dont les beaux yeux couverts de larmes en arrachaient aux plus insensibles, tantôt prenant un visage doux et serin, c'était Vénus elle-même, qui, dans un comique fin et délicat parlait le langage de l'amour, et l'inspirait en même temps.

Cette belle tête conta ensuite comment et pourquoi elle avait été métamorphosée, c'était sans doute pour avoir enlevé quelques conquêtes à des fées jalouses ; une jolie femme ne manque pas d'amis, et encore moins d'ennemies ; mais ceci commence à m'écarter de mon sujet. Je n'en dirai pas davantage, non plus que des histoires que contèrent aussi à leur tour ses compagnes ; elles méritent bien toutes d'avoir leur historien particulier.

Lors qu'enfin ce fut à Zamor à parler, il n'entretint l'assemblée que de sa chère Arthénie qui n'étant connu en cette Cour que sous un nom étranger, jouissait sans crainte du plaisir d'un aveu d'autant plus flatteur qu'il ne pouvait être soupçonné de flatterie ; mais ce prince infortuné s'exprima malheureusement d'une façon si sensible et si tendre que Gaudriole en devint amoureuse et jalouse de cette Arthénie, qu'elle ignorait être si près d'elle.

Peu de jours après Souveraine renvoya au parc toutes les têtes, à l'exception de celle de Zamor, et demeurée seule avec elle. Cette vieille voluptueuse la prit sur ses genoux, lui fit répéter ses aventures, et la caressa beaucoup.

Gaudriole n'était pas fée à s'amuser longtemps d'une jolie tête, un beau teint, de beaux yeux, inspirent bien l'amour ; mais ne le satisfont pas, chaque partie du corps a ses prérogatives ; l'oreille se laisse charmer par la voix de la personne aimée, les yeux jouissent du bonheur de la contempler, la main peut ajouter au plaisir de la voir. Mais le pouvoir de mettre le comble à

nos désirs, et de nous plonger dans cette douce ivresse, unique objet de nos vœux les plus ardents, n'est le partage ni de l'oreille, ni des yeux, ni des mains.

Arthénie qui ne connaissait les hommes que par ce qu'elle en avait vu, croyait qu'il ne lui fallait plus qu'une tête pour en avoir un tout entier ; mais Gaudriole instruite que la jeune princesse eût volontiers donné la tête pour ce qui manquait encore au chêne vert déjà en possession du chef, elle pensa sérieusement à réunir les membres dispersés du pauvre Zamor et ne commença pas, par où la jeune Thessalienne avait commencé ; l'âge donne de l'expérience. Que pouvait-il arriver de plus malheureux à ces amans infortunés.

L'amour est actif dans le cœur d'une vieille ; dès le jour même Gaudriole sans faire part de son secret à personne, se mit seule en campagne, et bien instruite, trouva promptement ce qu'elle cherchait. C'était un Onyny, arbrisseau chinois qui portait un seul fruit d'une forme singulière.

À peine la fée eut-elle fait cette importante découverte, qu'elle transporta sur le champ cette plante précieuse du Parc des Métamorphoses, dans un parterre secret de son palais ; on verra ce qu'elle devint.

Chapitre cinquième.
L'Onyny, fruit chinois.

La fille d'Elpenor qui passait à la cour de Gaudriole pour une vieille monelle d'environ quatre-vingt ans, devenue avec le temps la confidente de Souveraine, car les femmes peuvent elles s'en passer, comptait pouvoir enlever aisément et sans être aperçue, la tête de Zamor ; flottante entre l'espérance et la crainte, elle attendait avec impatience le moment favorable qui devait décider de son sort et terminer ses malheurs, lorsque Gaudriole par une confiance qu'elle fit à Arthénie, la replongea dans la tristesse la plus profonde.

Cette fée lui avoua un soir avec des transports de joie incroyables, qu'outre la tête de Zamor, elle avait encore en sa puissance une plante qui renfermait dans un fruit admirable la force, l'âme et la vie du jeune prince ; chez les fées comme chez les mortelles un bonheur ignoré cesse d'être bonheur.

Arthénie qui comptait avoir Zamor tout entier à l'exception de la tête, tomba dans un étonnement, qui se cacha heureusement sous les rides qui sillonnaient son front, ne sachant que s'imaginer ; la première pensée qui lui vint, fut que la fée avait enlevé le chêne vert ; un vol de cette conséquence ne laisse pas d'inquiéter une jeune fille, s'il avait fallu recommencer sur de nouveaux frais, où en était la princesse ?

Dans cette cruelle incertitude, elle passa la nuit la plus triste, et vola avec le jour au parc, la chose méritait bien la peine qu'on l'éclaircit ; cette belle n'eût pas plutôt touché son cher Zamor, que ses deux bras animés la serrèrent étroitement. À cette vue peu un peu revenue de sa frayeur mortelle, elle s'abandonna aux innocentes caresses qu'on lui fit, et accablée de fatigue s'assied aux pieds de son amant ; que lui manquait-il donc ? la fée en avait-elle détaché seulement quelque partie ? pour la ravoir, encore fallait-il la connaître : comment faire ? il fallut bien prendre son parti.

Dans ces sorte de recherches jusqu'où ne va pas la curiosité d'une jeune fille qui ne craint pas d'être aperçue ? l'occasion était favorable, point d'yeux importuns, point de bouche qui par un malin fou rire pût la déconcerter. Elle fit la recherche la plus exacte.

Rien ne la surprit, tout lui parut fort ordinaire, Gaudriole avait justement en sa puissance ce qui aurait pu causer quelque étonnement à l'innocente Arthénie : comment la pauvre petite n'en aurait-elle pas été la dupe ? Cependant après bien des recherches, et bien des réflexions, elle soupçonna une partie de la vérité ; en ces sortes d'occasions la nature aide à deviner l'énigme.

De retour au palais, elle fit part à Floride du secret que Gaudriole lui avait confié, la pria d'éclaircir ses doutes, et l'on parvint enfin à lui faire comprendre que Souveraine avait la plus belle moitié de l'infortuné Zamor ; Arthénie confirmée dans son malheur, en poussa un profond soupir, elle avait d'autant plus sujet de s'affliger, que sa compagne, qui par son emploi pouvait lui apprendre des nouvelles de ce qu'elle cherchait, lui dit que le fruit de la plante nouvellement transplantée dans le parterre secret de Gaudriole penchée vers la terre prête à sécher était dans un état pitoyable, elle ajouta à son amie, que si cette plante venait à mourir, elle serait une perte irréparable, et que Zamor ne serait plus qu'une belle statue, un automate qui produirait des sons stériles.

Arthénie fort embarrassée, et qui n'était pas du goût d'épouser une statue, résolut d'enlever d'abord la tête de son amant, afin de délibérer avec elle sur ce qu'elle devait faire en cette triste conjoncture, c'était prendre le parti le plus sage ; les plus sottises manquent rarement d'esprit en ces sortes d'occasions. Pour faire ce larcin plus sûrement Arthénie choisit le temps que Gaudriole était allée visiter le fruit chinois.

Ce ne fut pas sans peine que la princesse pénétra jusques au cabinet secret qui renfermait le chef de Zamor, quoi qu'il en soit, elle fit tant et si bien qu'elle y parvint, trompa tous les gardes, enleva précipitamment la tête, et vola la rejoindre au chêne vert.

La vivacité avec laquelle cette action se passa, fit oublier à Arthénie d'ôter sa bague, de sorte que toujours vieille, la tête de Zamor ignorait qui l'enlevait, et où on la transportait ; enfin réunie à son corps, elle regarda tristement sa bienfaitrice, ne soupçonnant pas que ce pût être la charmante Arthénie.

La princesse qui ne s'attendait pas à un accueil si froid, se précipita au col de Zamor, qui recula d'horreur, croyant se débarrasser des bras de Gaudriole ou de ceux de quelque vieille de sa Cour.

La douleur mortelle qui s'empara d'Arthénie, lui coupa la voix, ses yeux se couvrirent aussitôt de larmes, et voulant les essuyer du coin de sa robe, elle aperçut sa main ridée, tremblante et décharnée ; à cette vue le calme rentra dans son cœur, ses pleurs se séchèrent d'elles-mêmes, et Arthénie ôtant sa bague fut reconnue du tendre Zamor.

Quel changement subit ! le prince reconnaissant son erreur se jette aux pieds de la princesse, ouvre les bras pour la recevoir, mais la timide fille d'Elpenor beaucoup moins hardie depuis l'arrivée de deux yeux qui la regardent et d'ailleurs méditant une petite vengeance, recule deux pas en arrière, Zamor la retient et on lui cède sans violence.

Il y avait assez longtemps qu'ils ne s'étaient parlé pour avoir quelque chose à se dire, que ne se dirent-ils pas ? Ils se contèrent tout ce qu'ils avaient souffert depuis leur cruelle séparation, des persécutions du barbare Moragrandy, et jouissant du bonheur de se voir, oublièrent bientôt le passé.

Quelque grande que fut la joie que ces tendres amants avaient de se retrouver, elle était sans doute mêlée de beaucoup d'amertume ; à demi satisfaits du présent l'avenir les affligeait.

Arthénie n'eut pas besoin d'instruire Zamor du vol de Gaudriole ; d'un tendre regard l'enflammant de mille feux, elle le mit au fait de tout ; il en gémit, plaignit son infortuné, et gardant un profond silence tourna languissamment les yeux sur la princesse, qui de son côté commençait à sentir mieux que jamais l'importance du fruit chinois ; Zamor ne pouvait le recouvrer lui-même ; encore timide comment instruire la princesse de l'embarras où il se trouvait ? il lui baisait bien les mains, les lèvres, mais qu'est-ce que cela ?

Arthénie entre les bras de Zamor mourait d'amour, semblable à une jeune fleur qui languit dans une terre aride, et meurt desséchée par les rayons du soleil, si on ne l'arrose.

« Qu'il est triste belle princesse, lui dit enfin Zamor en soupirant, de périr ainsi à vos yeux, consumé de si beaux feux ? »

« Cher prince, lui répondit la sensible Arthénie en s'échappant doucement de ses bras, adieu, la nuit commence à tomber, ne perdez pas l'espérance, la bienfaisante Armanzine ne nous abandonnera

pas, j'espère faire cesser l'obstacle invincible, qui s'oppose à votre bonheur et au mien. »

Ces tendres amants n'étaient pas encore au bout de leurs malheurs ; on s'imagine bien quelle fut la fureur de Gaudriole à la nouvelle de l'enlèvement de la tête charmante qu'elle idolâtrait, elle remplit tout son palais de cris affreux, et éclata en menaces les plus terribles ; les femmes portent tout à l'excès, l'amour, la haine et la vengeance.

Après tout, elle avait bien sujet de s'affliger ; perdre la tête de son amant, n'est pas une petite perte, surtout quand ce qui pourrait nous consoler de cette perte prêt à sécher sur pied, languit dans un état déplorable.

Après bien du bruit, et des perquisitions inutiles, il fallut bien se consoler, la tristesse et le chagrin ne remédiant jamais à rien ; pour ne pas tout perdre, Gaudriole promit une récompense des plus flatteuses à celui, ou à celle qui pourrait rendre la vie à l'arbrisseau chinois, dont le fruit penché vers la terre sans force et sans vigueur, malgré le zèle et les soins de Floride, menaçait d'une prochaine chute.

L'occasion était des plus favorable pour Arthénie ; elle s'offrit, et fit entendre à Souveraine, qu'ayant passé toute sa vie dans l'exercice du jardinage, elle avait mille secrets admirables parmi lesquels il pourrait bien s'en trouver un capable de ressusciter la plante infortunée qu'elle était prête de perdre.

Gaudriole qui connaissait la nature du fruit en question, sourit de la proportion de sa dame de compagnie, ne soupçonnant pas qu'une vieille de quatre-vingt ans pût avoir quelque recette pour rendre la vie à une plante qui dépérissait tous les jours entre les mains de la jeune et aimable Floride, cependant dans les maux désespérés on se met au-dessus des préjugés, et il n'est rien qu'on ne tente.

La clef du parterre secret fut remise à Arthénie, qui la reçut avec un doux frémissement, impatiente de voir cette plante mystérieuse confiée à ses soins ; l'Onyny est un arbrisseau rare, et le plus approchant qu'il y ait de la figure humaine, soutenu sur deux pieds, deux branches forment ses bras et une espèce de petit buisson de feuille arrondi naturellement termine son corps, et lui tient lieu de tête : pour l'unique fruit qu'il porte, il n'est pas moins singulier dans sa fi-

gure et dans son espèce ; la jeune princesse le contemple quelque temps avec complaisance, pousse un profond soupir, à la vue du triste état dans lequel elle le trouve, et quittant sa bague, rend à ses timides mains la douceur d'une peau fine et délicate ; elle approche en tremblant, regarde autour d'elle, et touche de loin ce fruit admirable : il renaît aussitôt et s'embellit sous la main qui le flatte.

La fille d'Elpenor s'enhardit peu à peu, et ses deux mains se réunissant rendent enfin la vie à l'Onyny, elle le réchauffe contre son sein, l'approche en tremblant de ses lèvres charmantes, elle n'en eut pas plutôt goûté, qu'un feu secret se glisse dans ses veines, et qu'elle éprouve pour la première fois de la vie, des transports auxquels son âme s'abandonne toute entière, elle tombe dans une douce ivresse, et cette belle laissant languissamment échapper le mot de Zamor croit être heureuse entre ses bras ; au milieu des plus doux transports, comparant l'état charmant dans lequel elle se trouve avec les moments les plus heureux de sa vie, elle demeure bientôt convaincue que quand Gaudriole n'eut conservé de Zamor que cet Onyny, elle eût eu la plus belle moitié de ce prince.

La princesse frémit d'avoir touché au moment de perdre un bien dont rien n'aurait pu la dédommager, bien résolue de ne pas laisser échapper une si belle occasion de l'enlever ; après avoir regardé autour d'elle si quelqu'œil curieux ne l'examinait point, elle l'arrache et veut fuir.

Mais ô prodige étonnant ! une main arrête la princesse par la robe, une voix languissante se fait entendre auprès d'elle, l'arbrisseau s'anime, change de forme, et laisse voir à la tremblante Arthénie Moragrandy assis à côté d'elle.

Qu'on s'imagine si l'on peut l'étonnement, la frayeur, et le désespoir d'Arthénie à cette vue ; à qui était ce fruit délicieux qu'elle venait de cueillir, dont le jus divin l'avait plongé dans une ivresse si charmante et qui durait encore ? Moragrandy pouvait-il être l'auteur d'un bonheur si parfait et doux tout ensemble ? n'avait-il pris que la forme de l'arbrisseau sur lequel un si beau fruit avait été hanté ? ou ce fruit faisait-il partie du génie ?

Que faite dans cette cruelle incertitude, si c'était un malheur, il était accompli, Moragrandy les yeux fixés sur Arthénie se plaignait de sa

cruauté sans éclaircir ses doutes, il se plaisait même à les accroître et à augmenter le trouble de la princesse.

Dans l'embarras cruel où elle se trouvait, ne sachant à quoi s'en tenir, tantôt elle était sur le point de rendre au génie avec dédain, ce fruit, dont la condition était si incertaine, tantôt craignant qu'il ne le lui ravit de force elle le cachait ; enfin elle prit le parti le plus sûr, qui était de l'emporter pour décider de son sort à loisir : cela méritait réflexion.

Bien affermie dans ce dessein, elle se lève tout d'un coup précipitamment, et s'arrachant des bras du génie qui s'efforçait de la retenir, elle part comme un éclair, semblable à une jeune biche timide, qui fuyant le chasseur cruel qui la poursuit emporte avec elle le trait dont il l'a blessée.

Chapitre sixième. **Question qui n'est pas facile à décider.**

L' amoureux Zamor à qui il manquait peu de chose depuis l'arrivée de sa tête ; abandonné seul au Parc des Métamorphoses, attendait avec impatience le retour de la princesse, et ne laissait pas de s'intéresser comme on le pense bien, à ce qu'elle revint promptement et heureusement, car enfin qu'est-ce qu'un corps sans âme. Il augurait favorablement de l'absence de la princesse sur ce que par l'effet d'une sympathie qui n'a rien de bien extraordinaire, il avait éprouvé certains plaisirs si semblables aux transports qui naissent d'une douce jouissance, qu'il s'était cru un moment entre les bras d'Arthénie ; il n'y avait cependant pas été tout à fait, mais à cela près ses affaires n'en allaient pas plus mal.

La fille d'Elpenor ne toucha pas plutôt le chêne vert, que Zamor devenu sensible, demeura frappé d'étonnement et de crainte à la vue des larmes qui coulaient des yeux d'Arthénie : « Eh ! quoi vous pleurez belle princesse, lui dit-il, ne touchai-je donc pas encore au moment qui doit me rendre le plus heureux des hommes ? »

« Hélas ! interrompit la triste Arthénie en levant les yeux sur Zamor après un moment de silence profond, que me demandez vous, cher prince, vous redoublez la cruelle incertitude où je me trouve ; serait-ce donc d'un autre que de vous dont j'aurais comblé les vœux, et ce génie inhumain obstiné à me persécuter serait-il enfin parvenu au but de ses barbares souhaits ? hélas, cher Zaror, ne serai-je plus digne de vous. »

Le prince dans un trouble égal à celui de la princesse, et pressé de sortir d'un doute qui mettait le comble à ses ennuis, pria, conjura Arthénie de lui apprendre ce qui lui était arrivé.

Ce sont là de ces malheurs qu'une jeune fille souffre patiemment, mais n'apprend pas volontiers ; enfin en interrompant cent fois son récit par des soupirs et des larmes, cette tendre amante conta son affligeante aventure, dit naïvement comme s'abandonnant à la joie à la vue de l'Onyny ressuscité, son cœur s'était livré à des plaisirs qui l'avaient plongée dans la plus douce ivresse ; elle ajouta que dans cet heureux moment séparant le fruit de la plante qui le portait, le génie

Moragrandy avait paru devant elle se plaignant de sa cruauté, comme si c'eût été quelque partie de lui-même qu'elle ravissait.

« Et vous avez jeté ce fruit, interrompit Zamor en soupirant les yeux levés vers le ciel ? »

« Hélas non, reprit Arthénie, je n'en ai pas eu la force ; dans le doute cruel où j'étais, le devais-je ? on m'avait dit qu'il renfermait votre vie, votre âme. »

« Où est-il donc, repartit le prince avec vivacité. »

Arthénie n'ayant pas le courage de répondre à cette question, se couvrit le visage du coin de sa robe, Zamor qui était partie capable d'en juger, demanda vainement qu'on lui remit l'Onyny sujet de tant de larmes, les prières furent inutiles, on ne put se résoudre à lui obéir. Forcé de le chercher lui-même, il en prit l'ordre dans les yeux d'Arthénie, et fut assez heureux pour trouver enfin ce qu'on lui refusait.

À peine eut-il touché ce fruit charmant, qu'il reconnut son bien, et ne douta plus que Moragrandy désespérant de pouvoir se rendre heureux ne le lui eût ravi pour plaire à Arthénie.

À cette réflexion que fit le prince, il tomba dans une profonde mélancolie, était-il coiffé ? ne l'était-il pas ? la question n'était pas facile à décider, il se rappela alors avec douleur ces deux vers de l'Oracle, auxquels il avait ajouté peu de foi.

*Et celui qui l'épousera
S'il n'est cocu peu s'en faudra.*

Après mille pensées chagrinantes qui naissent en pareil cas, et qui ne servent qu'à entretenir des idées qu'on devrait bannir ; il prit enfin son parti en galant homme, bien résolu de ne plus penser à une aventure qu'il ne pouvait changer, quelque triste qu'elle ait pu être pour lui.

Arthénie était innocente, et n'avait aucune part aux fureurs de Moragrandy : il n'en pouvait douter, qu'avait-il à se plaindre ? combien de maris sont dans un cas moins favorable, et se consolent cependant : quand nos maux sont sans remèdes, c'est être dupe que d'y penser ; le chagrin ne remédie à rien.

Zamor rendu à son premier amour, contemple quelque temps la princesse en l'attitude charmante où elle se trouvait, Dieux qu'elle lui

parut belle ! sa gorge découverte brillait de l'éclat le plus vif, ses bras négligemment jetés à côté d'elle, semblaient refuser de la défendre, et l'abandonner aux transports de son amant.

À cette vue le jeune prince plus amoureux que jamais, et enfin en état de mettre le comble à son bonheur, tombe aux pieds de la princesse ; elle le voit sans colère, lui pardonne sa témérité, l'enhardit par l'aveu le plus tendre sur lequel Moragrandy n'avait plus de pouvoir depuis que l'Oracle était accompli, et Zamor est heureux.

Si plus un bien coûte à obtenir, plus il est précieux ce couple charmant jouissait du bonheur le plus parfait ; qu'il eût été mélangé d'amertume et de crainte ! s'ils eussent été instruits de ce qui se tramait contre eux, tandis que dans les bras de l'amour ils oubliaient tout l'Univers.

Le génie Moragrandy respirant la vengeance, et au désespoir de perdre pour jamais la princesse ; informé de l'intérêt vif que prenait Gaudriole à ce que Zamor ne lui fut point enlevé ; en mari commode et intéressé fut tout révéler à cette fée vindicative, il lui apprit que cette vieille mortelle dont elle avait fait son amie et sa confidente, était une jeune princesse de Thessalie qui sous la protection de quelque fée s'était introduire à l'Île Grise pour y chercher les membres dispersés de son amant dans le Parc des Métamorphoses, et les réunir.

Gaudriole furieuse ne douta plus que ce ne fut cette jeune mortelle qui lui eut enlevé le chef de Zamor, et certaine que le fruit qu'elle lui avait confié avait suivi la tête, elle jura de se venger, et de retenir ces amants prisonniers, abandonnant la princesse au ressentiment ou à l'amour de Moragrandy son époux, se réservant le soin de punir ou de récompenser le jeune prince selon qu'elle aurait sujet de se plaindre ou de se louer de lui.

Ils volent tous les deux sur les pas d'Arthénie au Parc des Métamorphoses, mais l'Oracle était accompli, et la réunion faite et parfaite.

À leur approche un grand bruit se fit entendre tout à coup dans les airs, un nuage épais environna Athénie et Zamor ; un char s'offrit à eux, et la bienfaisante Armanzine les invitait d'y prendre place pour éviter les fureurs et le ressentiment de l'impérieuse Gaudriole et de l'amoureux Moragrandy ; transporta en un moment ces heureux

amants à la Cour d'Elpenor où leur mariage fut célébré avec toute la pompe imaginable.

FIN